

LE MONDE À PEU PRÈS

AVEC **EYES WILD OPEN**, LE **BOTANIQUE** DÉDIE UNE EXPOSITION REMARQUABLE À UNE BANDE DE **PHOTOGRAPHES INDOMPTÉS** DONT LE REGARD PORTÉ SUR LE MONDE N'EST **PAS TRÈS NET**. SPLENDEURS ET TREMBLEMENTS.

TEXTE **Michel Verlinden**

Le destin de ces regardeurs ressemble à une chute hors du paradis. Dans un remarquable texte d'introduction au nouvel accrochage du Botanique, Caroline Bénichou évoque le schisme visuel qu'ils ont initié. Il ne s'agit de rien de moins que la disparition d'une harmonie préétablie, celle où il existait une frontière claire entre le photographe et le photographié, le sujet et l'objet, le net et le flou, le noir et le blanc. Il est également question de cette "fin d'un alignement entre la tête, l'œil et le cœur", sacro-sainte trinité photographique chère à Henri Cartier-Bresson. Après la guerre, cet horizon n'est plus possible, quelque chose a changé. Un coup de gong a ébranlé la représentation. On est passé de l'instant décisif à l'instant incisif. Ils se nomment Ed van der Elsken, Takuma Nakahira ou Christer Strömholm. Sans se concerter, ils vont faire souffler un nouvel esprit sur la pratique photographique. Sans le savoir, ils feront des petits, d'Antoine d'Agata à Sébastien Van Malleghem. Un certain regard? Certainement, mais à "tendance floue", raison pour laquelle la commissaire Marie Sordat -qui a bossé cinq années sur le projet- a sous-titré l'exposition *On a trembling photography*. Elle précise:

"C'est moins les contours d'une génération que je veux donner à voir que ceux d'une famille qui a bouleversé les perspectives d'un médium." Un héritage commun? Peut-être *The Americans* (1958) de Robert Frank, le brûlot beat-générationnel qui n'a jamais fait mystère de son goût pour les marges. Ou encore William Klein, dont l'écriture photographique est infusée à l'intuition. Il n'est plus question ici -c'est encore Caroline Bénichou qui le souligne- de se tenir "face au monde" mais bien d'"être au monde", en quelque sorte une "photographie existentielle" qui engage tout entier celui qui la pratique.

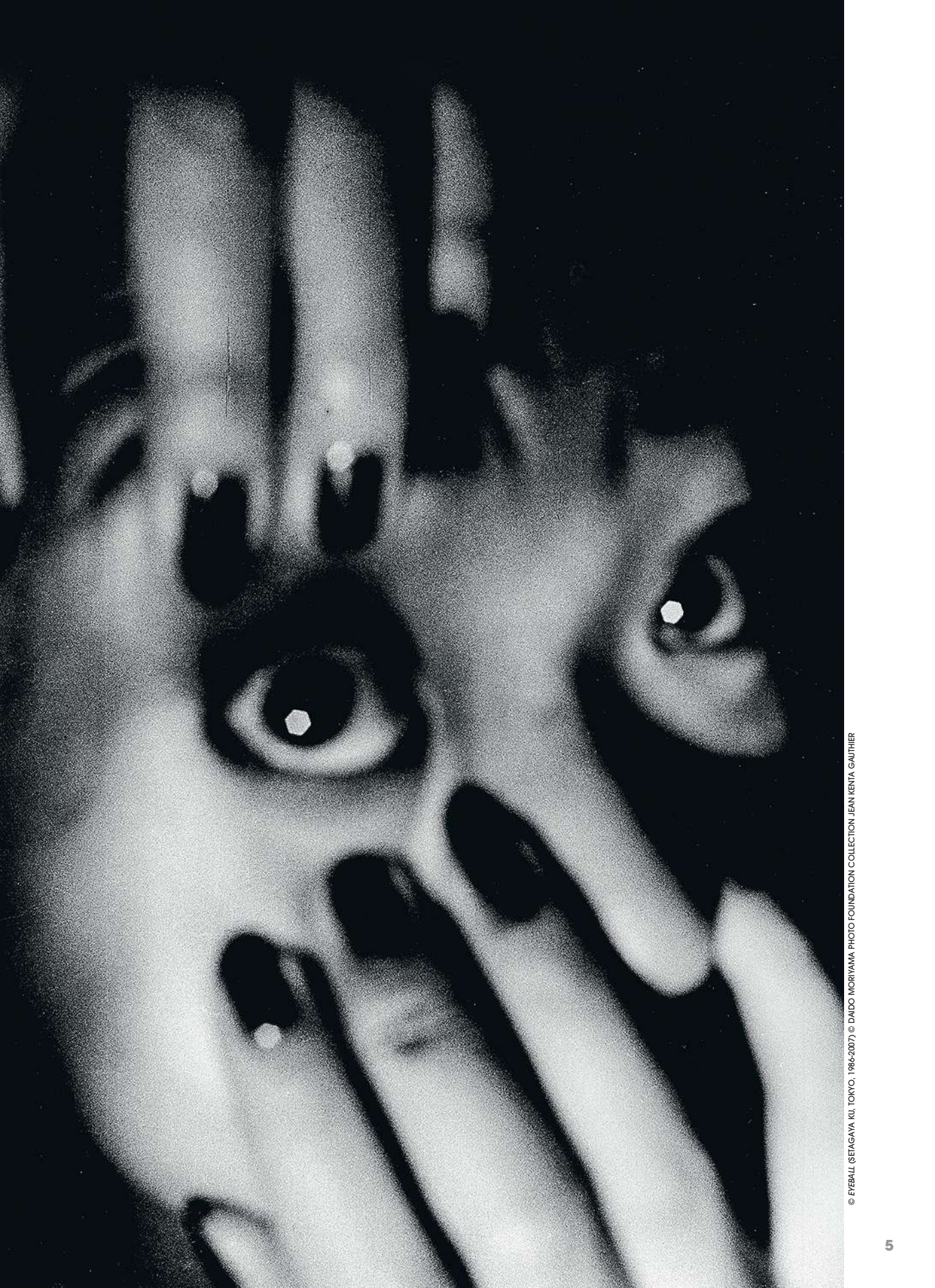
Au-delà de l'ADN partagé, il y a les échos, le dialogue noué que l'accrochage restitue à merveille dans son imparable scénographie marquée par la couleur. Il y a aussi des hommages comme ces pas dans la neige qu'Anders Petersen adresse par-delà le temps à son maître Christer Strömholm. *Eyes Wild Open* sonde une certaine idée transgressive de la photographie. Un esprit qui fut parfaitement incarné par le magazine *Provoke* auquel participèrent Daido Moriyama, Takuma Nakahira et Yutaka Takanashi. La profession de foi, libellée en no-

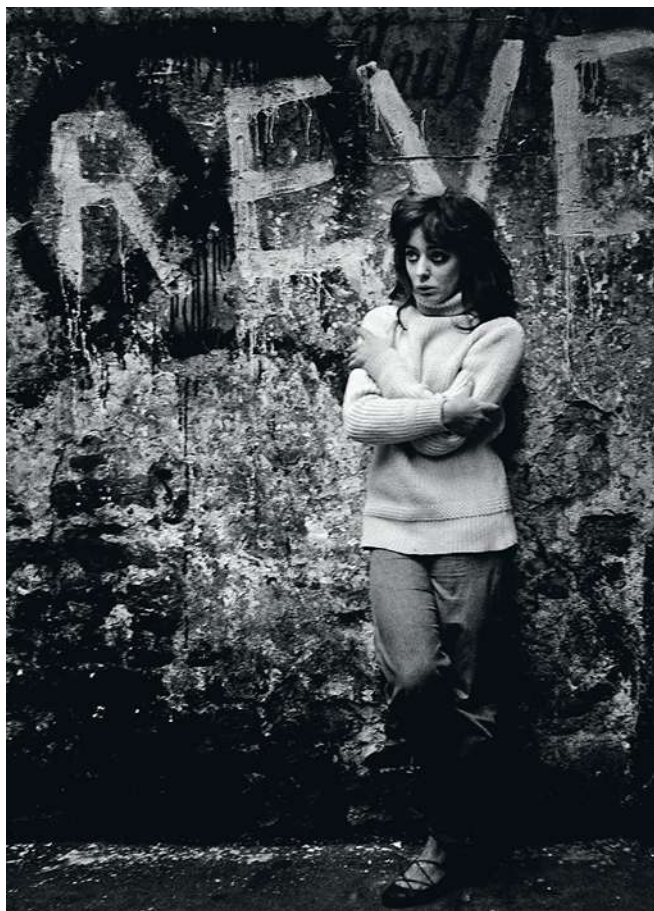


Daido Moriyama

"EYEBALL"

"C'est une image à laquelle je suis très attachée, explique la commissaire Marie Sordat. Elle est emblématique de mon propos à travers son flou, son grain... Elle me touche particulièrement car elle appartient à la série Lettre à Saint-Loup dans laquelle Daido Moriyama rend hommage à Nicéphore Niépce, l'inventeur de la photographie." Né en 1938, le Japonais appartient à ces photographes qui poussent l'image jusque dans ses derniers retranchements: décadrage, images rephotographiées, voire cliché pris sans même regarder dans le viseur.





NEDERLANDS FOTOMUSEUM © ED VAN DER ELSKEN, 1962

vembre 1968, ne pouvait être plus explicite: *“Aujourd’hui, à cet instant précis, le langage est en train de perdre ses repères concrets -en d’autres termes, sa réalité- pour flotter dans l’espace. En tant que photographes, nous devons capturer avec notre propre regard des fragments de cette réalité qui ne peut être saisie par le langage, et nous devons produire des matériaux visuels capables de susciter langage et idées.”* Sans doute l’aspect le plus réjouissant de ce programme sans manifeste est qu’il n’a pas fini de résonner. On en prend la mesure à travers des réverbérations plus contemporaines. Ainsi de Lorenzo Castore (1973) dont la série *Paradiso* éclaire Cuba sous une autre lumière. Ce “gai savoir” de l’image passe également par un Tiane Doan Na Champassak (1973) délaissant les horizons du photojournalisme pour aborder les rives de l’expression personnelle. Dans son viseur: le chair, le sexe et le genre. Ces errances esthétiques passent également par la Belgique. Photographe freelance, un Sébastien Van Malleghem appartient pleinement à cette tribu. Les somptueuses images de la série *Nordic Noir* montrent combien l’intéressé a mis d’énergie à rompre les amarres avec le documentaire. Il “*casse son angle*”, selon ses mots, pour lever le voile sur cet univers sous-exposé et granuleux qu’il a glané au bout de la Norvège. *“Être au bord de rien”*, disait Paulo Nozolino. C’est exactement ça... et c’est tout un programme. ●

■ EYES WILD OPEN. ON A TREMBLING PHOTOGRAPHY, BOTANIQUE, 236 RUE ROYALE, À 1210 BRUXELLES. JUSQU’AU 22/04. WWW.BOTANIQUE.BE



Ed van der Elsken

“Cette image est celle sur laquelle s’ouvre l’exposition. Ce n’est pas un hasard. L’inscription “Rêve” dit la charge d’onirisme à l’œuvre dans le travail de ce photographe néerlandais. La jeune femme que l’on voit est Vali Myers, c’est par elle que van der Elsken a connu le Paris bohème quand il est arrivé sans la moindre ressource dans la ville. Elle est sa muse, l’héroïne de Love on the Left Bank, l’ouvrage en forme de roman-photo qu’il a publié en 1952. Ce corpus d’images a été d’emblée interdit aux Pays-Bas parce que jugé trop choquant”, commente Marie Sordat.



Dolorès Marat

“EXIT, LES OISEAUX DE NEW YORK”

“La tonalité vert d’eau de ce cliché a inspiré la colorimétrie des murs de l’exposition”, précise Marie Sordat, qui voue une grande admiration à Dolorès Marat. L’approche incroyablement picturale du travail de cette photographe aussi discrète que talentueuse bouleverse le regardeur. Son œuvre affiche une tonalité et une texture particulières. Cela provient entre autres du fameux tirage Fresson choisi par l’artiste. Il s’agit d’une technique de quadrichromie au procédé charbon, une approche artisanale rare qui risque de disparaître avec cet atelier situé à 25 minutes de Paris.



Alisa Resnik

Marie Sordat le confirme: *“Rares sont les femmes qui se confrontent à la photographie en couleur.”* Alisa Resnik est de celles-là. *“Chez elle, l’image est en contact direct avec la vie. Elle travaille dans un restaurant berlinois et de nombreuses images, à l’instar de celle-ci, figurent les mondes interlopes qu’elle côtoie. On peut lier Alisa à Dolorès Marat pour son approche de la couleur mais également à Ed van der Elsken pour son immersion dans des univers troubles”,* détaille encore la curatrice.



© EXIT, LES OISEAUX DE NEW YORK, 1999 © DOLORÈS MARAT, COURTESY GALERIE FRANÇOISE BESSON



© ALISA RESNIK